

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'ECHO

DU

Cabinet de Lecture Paroissial.

Vol III

Montréal, (Bas-Canada) 15 Juin 1861

No. 23.

SOMMAIRE.—Chronique.—Discours sur le R. P. Lacordaire, par M. E. Sempé (fin).—L'enfant, le vieillard et le serpent, par Mgr F. Dupanloup, n'étant alors qu'élève en Belles-Lettres.—Le théâtre, essai lu dans une assemblée de l'Union Catholique.

CHRONIQUE.

SOMMAIRE.De la musique religieuse.—Lettre de M. Laurentie à M. J. D'Ortigue.—Expédition de Cochinchine.—L'Isthme de Suez.—Première communion.—Fête de la Tempérance.

Parmi les bonnes pensées qui se sont fait jour dans notre siècle, il faut signaler le retour des esprits vers l'art ecclésiastique, et vers le chant sacré en particulier. Dans le siècle dernier, siècle de matérialisme et d'incrédulité, il était devenu de bon goût de mépriser tout ce qui portait un cachet de spiritualisme et de piété ; on aurait voulu que l'art chrétien revêtît les formes même de l'art profane, et l'on commençait à décorer le chant sacré avec les purs ornements d'une fantaisie payenne.

Quel plaisir pour certains chrétiens de ce temps, d'entendre louer le vrai Dieu, par des mélodies mondaines retentissant sous des voûtes exclusivement empruntées aux temples de l'idolâtrie.

Actuellement les goûts et les jugements se sont réformés, et il est à remarquer que dans le monde entier l'on voit des hommes même séparés d'opinion et de religion, qui se réunissent pour étudier et admirer les œuvres de la Foi catholique.

En même temps que des protestants ont proclamé la grandeur de nos saints, et que des universités hérétiques ont rendu hommage aux grandes institutions monastiques de l'église, les catholiques ne sont pas les seuls qui étudient les vieux monuments, les anciennes traditions et les formes saintes des siècles anciens.

On commence à trouver, en particulier, pour le chant sacré, que les vieux moines avaient fait de grandes choses, qu'il serait difficile de surpasser sous aucun rapport. On commence à penser que les saints, les pontifes, les docteurs qui ont mis près de quinze cents ans à composer le corps du chant ecclésiastique, ont fait une œuvre qui mérite toute notre attention et tous nos respects, et que c'est là surtout que l'on peut trouver l'expression la plus convenable et la plus digne des

sentiments religieux de l'âme. Cela sans exclure un autre système musical qui domine dans la musique moderne.

Mais si on admire les produits de la musique nouvelle, si on admet qu'elle a produit des chefs-d'œuvre magnifiques depuis Palestrina jusqu'à Beethoven, il faut être juste envers l'ouvrage des saints et des grands génies du Catholicisme, et il faut savoir reconnaître que tout, dans leur intention, leurs recherches, leur talent, leur piété, la foi vive qui les animait, l'auditoire auquel ils s'adressaient, tout a concouru à donner au culte extérieur la forme la plus excellente et la plus appropriée qu'il puisse jamais revêtir, et que les nouveaux musiciens devront sans cesse étudier, s'ils prétendent faire de la musique religieuse.

Après ces considérations, nous nous faisons un plaisir de citer une lettre adressée, dernièrement, par M. Laurentie à M. J. D'Ortigue.

On sait la large part que ce dernier a pris à la restauration du Chant Ecclésiastique, en France ; mais, comme dans toutes les œuvres de ce monde, il a pu arriver que le nouveau champion de la musique sacrée, emporté par sa légitime indignation contre les innovations irréligieuses de certains musiciens, ait été trop loin dans son zèle.

On a cru remarquer qu'il enveloppait dans le même anathème, non-seulement l'introduction déraisonnable de la musique profane dans les Eglises, mais même les chefs-d'œuvre de la musique moderne religieuse, qui sont admis partout en Italie, comme ailleurs, concurremment avec le plain-chant, c'est à quoi répond M. Laurentie lorsqu'il lui donne comme définition de la musique sacrée, *la Prière Chantée*.

La musique religieuse n'est et ne peut être autre chose que *la Prière Chantée* ; là où dans l'expression du chant se trouve le sentiment de la Prière, là est la musique sacrée, la musique religieuse ; et là où ne se trouve pas cette expression de la Prière, il ne peut y avoir de musique religieuse proprement dite. Mais laissons parler M. Laurentie :—

Voulez-vous, mon vieil ami, me permettre de jeter mon humble opinion dans vos controverses sur la musique religieuse ? Je n'ai garde de contredire vos idées ; nul mieux que moi sait ce qu'elles ont d'autorité ; nul aussi ne sait mieux ce que méritent de grati-

tude et d'hommages vos longs travaux pour la restauration de la musique sacrée ; mais dans les querelles, il y a parfois des méprises, et peut-être en est-il ainsi dans les controverses présentes, c'est ce que je veux chercher en quelques mots.

Et d'abord, y a-t-il deux genres essentiels de musique ? Ce point de départ fait les confusions.

L'art est un ou il n'est rien ; ce qui est divers, ce sont les applications de l'art. La peinture est une comme la poésie, et la musique est une comme la peinture ; c'est-à-dire qu'elle a ses lois propres, diversement applicables aux sujets où s'exerce le génie de l'artiste ou du poète.

Vous avez écrit récemment que c'était le goût qui déterminait cette variété des applications. Il y a quelque chose de plus précis que le goût, c'est le bon sens : le goût est arbitraire, le bon sens ne l'est pas ; le goût est mobile, le bon sens est invariable ; l'un est passager, l'autre est permanent.

Aussi, en ces questions, c'est le bon sens qui est notre loi ; le goût ne suffirait point à nous éclairer.

Or, le bon sens dit l'application réelle et possible de l'art dans les choses qui tiennent à la religion et à l'église.

Pour ne parler que de l'art qui vous occupe, il tombe sous le sens, mon ami, que la musique religieuse, je dis mieux, la musique ecclésiastique, n'est et ne peut être rien autre chose que la *prière chantée* ; et par cette définition, qui n'est pas de moi, qui est de vous, qui est de tout homme qui sent et qui réfléchit, vous avez la distinction essentielle de la musique appliquée à la prière, et de la musique appliquée à tout objet différent.

Je veux dire que si la musique d'église n'est pas d'abord la *prière chantée*, elle est encore infailliblement de la musique, puisque l'art est un ; mais elle n'est plus de la musique sainte ; pas plus que la peinture qui couvrirait le temple d'images profanes, fussent-elles des chefs-d'œuvre, ne serait de la peinture d'église. Je veux dire encore que ce qui doit dominer dans la musique religieuse, c'est la prière ; et c'est là une loi de bon sens, supérieure, vous le voyez, à ce qui ne serait qu'une règle de goût.

C'est aussi par là que peut invariablement se distinguer la musique d'église de toute autre musique, à part les variétés d'école et les caractères particuliers des maîtres.

Le goût à des préférences ; le bon sens à des lois. Le goût peut avoir ses prédilections pour Palestrina ou pour Marcello ; mais si la prière ne domine les œuvres de l'un et de l'autre, le bon sens n'y verra que des fantaisies. Qu'ai-je besoin d'une autre règle de jugement ? celle-ci est distincte, vous le voyez, de la connaissance plus ou moins parfaite que je puis avoir des lois de la musique. Par cette connaissance technique je juge l'œuvre musicale d'un maître, que ce soit une messe, que ce soit un opéra ; par la loi précise du bon sens, j'affirme que la musique de l'opéra n'est pas la musique de la messe. L'une est l'expression de la passion, l'autre est l'expression de la prière ; et s'il y a confusion de l'une à l'autre, l'art musical proprement dit pourra y garder ses lois connues, mais l'application arbitraire de ces lois sera le renversement de la vérité, cette règle suprême de tous les arts.

Remarquez que cette définition de la *prière chantée* n'ôte rien à l'art de sa puissance, et n'ôte non plus rien à l'artiste de son génie. Au contraire, l'application qui est faite de l'art à un objet déterminé fait précisément le mérite de son œuvre. C'est, pour ne citer qu'un exemple, et quel exemple ! c'est la raison de l'émotion mystérieuse que porte au fond de toutes les âmes l'*Ave verum* de Mozart, divine inspiration où l'art n'est sublime que parce qu'il est une expression, fidèle plus encore que savante, de la prière.

C'est par une raison inverse que des œuvres de premier ordre, comme création musicale, laissent dans l'église l'âme impassible et glacée, parce que vainement elle cherche les émotions de la prière là où le compositeur n'a su déployer que les richesses de l'art. Et pourquoi ne pas le dire ? le plain-chant lui-même, qui est la *prière chantée* par excellence, perd son action sur l'âme, dès qu'un art de convention essaye de le perfectionner ou de l'embellir, c'est-à-dire de changer sa nature par un système artificiel d'exécution ou d'accompagnement. En un mot, la *prière*

chantée est la condition fondamentale de la musique sainte ; et volontiers je ferais de ces deux mots la base d'une théorie générale, d'où sortiraient, je crois, des règles sûres pour l'appréciation des œuvres consacrées à l'église. Il n'y a pas jusqu'à un certain abus, qui par fois s'est fait des chants profanes transférés à des sujets sacrés, qui ne puisse s'expliquer, sinon se justifier toujours par cette loi. Ainsi on a pris dans Mozart et dans Haydn des fragments de partitions dramatiques pour les ajuster aux paroles les plus sacrées de la liturgie. Je n'aime point ces transfigurations ; il n'est pas moins vrai que le bon sens musical dont je parle a pu n'en être pas offensé, si la prière est restée intacte et si son accent a prévalu sur les formes extérieures de l'art. Ne savez-vous pas combien de vieux airs connus sous le nom de *Brunettes* son devenus de touchants cantiques ? Ni la tonalité ni la modulation pour cela ne se transforment ; tout au plus l'expression se modifie, afin de laisser à la prière la vérité et la liberté de ses effusions.

Un petit souvenir vient à l'appui de ma thèse.

On a publié naguère, dans un Recueil de musique religieuse, un *Ave verum* de Guédron qui se chante à Saint-Sulpice aux grandes solennités, et qui chaque fois me donne de furieuses distractions. Or, cet *Ave verum* est une pièce de musique de chambre en quatre parties, sur des paroles mondaines, telles quelquefois que les pourrait entendre la chambre austère de Louis XIII. C'est moi qui, il y a quelque vingt ans, avais eu la fantaisie de transformer cette œuvre un peu profane en œuvre d'église. Une main très-habile rabota deux ou trois apôtres d'harmonie, et l'œuvre s'en alla ensuite mystérieusement à sa bizarre destination.

Guédron n'y avait pas songé ; mais son œuvre peu chrétienne n'en est pas moins devenue une prière touchante ; et plus touchante serait-elle encore, si le chœur puissant de Saint-Sulpice la chantait *mezza voce* au lieu de la chanter à pleins poumons : l'*Ave verum* est une effusion de foi, il n'est pas un cri de victoire.

Toujours est-il, et vous le voyez, que l'art est un ; qu'appliquée à l'église la musique doit être d'abord une prière, et qu'enfin elle peut-être une prière sans cesser pour cela d'être de la musique.

Et s'il en est ainsi, je ne vois plus de controverse sur le caractère musical des œuvres propres à l'église. Le caractère musical est ce qu'il est par lui-même ; rien ne saurait changer la nature et les lois de l'art. On dispute avec vous de la tonalité ; mais ce n'est pas la tonalité qui fait qu'une œuvre théâtrale blesse la convenance de l'église. La tonalité est la même à l'église et au théâtre, si ce n'est qu'au théâtre elle exprime et exalte la passion. En un mot, la musique est une ; c'est aux maîtres à en varier les applications, je ne dis pas selon les caprices du goût, mais selon les lois du bon sens. Le *bon sens*, quel mot ! et puis-je le prononcer en un temps où domine la fantaisie ? N'importe ! je l'ai dit, je ne le retire pas. Le bon sens est la lumière de l'art ; joignez-y l'inspiration, et vous avez le génie.

LAURENTIE.

L'expédition des Français et des Espagnols en Cochinchine a eu un plein succès ; depuis les combats du 24 et du 25 février, toute la contrée est pacifiée, et l'on peut considérer que la province de Saïgon est désormais acquise à la France.

Voici ce que dit un officier de l'armée.

Cette conquête si bien commencée par le Vice-Amiral Rigault de Genouilly, si heureusement terminée par le Vice-Amiral de Charner, occupera avant peu, le premier rang parmi nos colonies d'outremer.

Les combats de Kihoa du 24 et 25 février ont valu à la France une colonie toute faite, aussi remarquable par la richesse et la variété de ses produits que par sa double position topographique et géographique.

Les populations sont bien disposées pour l'occupation européenne ; les missionnaires ont une action im-

menée qui n'attendait, pour se développer sans entrave, que la protection d'une grande nation.

Le territoire de la Cochinchine produit plus de 20,000 tonnes de riz, et est considéré comme le grenier de l'extrême Orient; de plus, Saïgon est l'intermédiaire du commerce entre les Iles Philippines et les ports de la Chine, enfin tout le pays est sillonné de magnifiques fleuves, dont plusieurs sont navigables aux plus grands navires jusqu'à la distance de 80 et 100 milles.

Voilà tous les principaux motifs qui peuvent engager un gouvernement à s'établir fortement sur un pareil point; mais à ceux-là ne sont point étrangers d'autres motifs d'un intérêt bien supérieur, les intérêts de la Foi et de la Religion qui peuvent retirer, de la présence d'une nation catholique dans ces lointains parages, de si immenses avantages.

On avait pensé que l'expédition de Cochinchine était abandonnée, on avait prétendu qu'elle ne réussirait pas avec les moyens employés; on avait prédit qu'elle ne présenterait pas de résultats sérieux et avantageux, les événements sont venus nous éclairer sur la valeur de ces différentes appréciations.

Plaise à Dieu, que les tristes pronostics soulevés par l'issue de l'expédition de Syrie, ne se réalisent pas davantage, c'est ce qu'ont pensé les membres du Sénat les plus dévoués à la cause du catholicisme. Les explications de M. Billault, et beaucoup d'autres données qu'ils ont pu avoir sur les intentions de la politique extérieure, les ont déterminé à s'en rapporter aux intentions du gouvernement, nous souhaitons qu'ils ne soient pas trompés dans leur confiance et leur adhésion.

En attendant, les travaux de l'Isthme de Suez marchent toujours; certains ingénieurs étrangers avaient déclaré le percement impraticable, l'évènement montre que leur opinion fait peu d'honneur à leurs connaissances; on a déclaré ensuite que les travaux exigeraient de tels sacrifices d'argent qu'ils ruineraient la compagnie qui les aurait entrepris; le rapport de M. de Lesseps reproduit dans le *Monde*, montre au contraire que les travaux, conduits avec la plus grande économie, ont déjà produits des résultats considérables.

Enfin à tout ce que l'on avait avancé contre cette grande œuvre, on avait ajouté qu'elle ne répondrait pas pour ses résultats aux déboursés et aux frais qu'elle occasionnerait tandis que M. de Lesseps, dans son exposé aux actionnaires, a pu citer différents journaux de pays étrangers qui reconnaissent que cette voie nouvelle attirerait tout le commerce entre l'Europe et l'extrême Orient, raccourcirait les communications de plusieurs semaines de trajet et rendrait inutile de recourir à l'immense parcours que l'on était obligé de faire par le Cap de Bonne-Espérance.

Une cérémonie touchante a eu lieu jeudi, 6 juin, à la

paroisse. C'est la première communion et la confirmation; nous citons ce qui en a été dit dans la *Minerve*:

Jeudi avait lieu à l'Eglise Paroissiale et à St. Patrice la première Communion, suivie dans l'après midi de la Confirmation. Près de douze cents enfants sont venus s'asseoir à la table sainte dans ces deux églises, et recevoir ensuite le sacrement qui doit les soutenir à travers les orages de la vie. A la Paroisse, le nombre des garçons était de 350; celui des filles, de 416. A St. Patrice, le nombre des garçons et des filles s'élevait à 404 environ.

Sur tous ces visages on lisait la joie, le contentement, une expression de bonheur indéfinissable. Cette joie, ce bonheur étaient partagés par les parents qui s'étaient rendus en grand nombre à cette touchante cérémonie. Qu'il était beau de voir ces enfants s'avancer à la table sainte, précédés de leurs maîtresses, dans l'ordre le plus parfait! On eût dit des anges conduits par d'autres anges. Qu'il était beau de voir ensuite les parents venir se presser à la même table, les yeux mouillés de larmes de bonheur et de joie. Ils semblaient dire à leurs enfants: unis à vous sur la terre, nous le serons encore au ciel!

Un temps magnifique a présidé à toute cette grande journée; pas une seule goutte de pluie n'est tombée; ainsi rien n'a troublé cette belle fête qui faisait battre tant de cœurs.

Espérons que ceux qui en ont été les heureux témoins ne l'oublieront pas de sitôt; espérons surtout que tous ces enfants se rappelleront toujours, avec bonheur et avec fruit, le jour de leur Première Communion.

Dimanche, 9 de ce mois, nous avons été témoins d'une autre cérémonie qui mérite d'être rappelée ici.

Tous les garçons fréquentant les Ecoles de la ville et ayant fait leur première Communion, c'est-à-dire près de 800, étaient convoqués à la paroisse pour s'enrôler dans la belle société de Tempérance.

Ils arrivaient à l'église à 6 heures du soir, avec leurs bannières et précédés de la nouvelle bande de musique dont nous avons parlé dernièrement.

Après avoir entendu une instruction, faite par M. le Supérieur du Séminaire, qui leur exposa les devoirs et les engagements de la Tempérance; ils se levèrent tous ensemble, et aux questions qui leur furent adressées, ils répondirent d'une seule et même voix, qu'ils promettaient l'abstinence totale, qu'ils la promettaient de tout leur cœur et pour toujours.

Un assez grand nombre de parents assistaient à cette magnifique démonstration; les Dignitaires principaux de la Tempérance, Président, Assistants, chefs de quartiers, etc., etc., entouraient les enfants et semblaient vivement émus de voir ces jeunes recrues venir augmenter leurs rangs.

Nous ne doutons pas que cette fête n'ait un excellent effet dans toutes les familles.

Les parents se feront un devoir de veiller sur l'exécution de ces généreuses promesses, et dans bien des circonstances, il peut arriver que des jeunes enfants, attachés de cœur à ces belles obligations, soient un sujet d'édification et d'encouragement pour ceux qui les entourent. Quel plus puissant motif pour de bons parents dans la fidélité à de si saintes obligations.

DISCOURS SUR LE R. P. LACORDAIRE,

Prononcé par M. E. SEMPÉ, dans la salle du Cabinet Paroissial, le 10 janvier 1861.

(Suite et Fin.)

Voici en quels termes le R. P. Lacordaire célèbre l'unité et l'immutabilité indestructibles de l'Eglise :

" N'y a-t-il donc aucune puissance, aucune doctrine qui soit assez divine et assez humaine pour fonder la société des esprits sans sacrifier la liberté de la raison? N'y a-t-il, dans le monde, aucun dogme public librement reconnu et accepté du pauvre, du riche, de l'ignorant, du sage et du savant? Ah! faites silence! j'entends au loin et tout proche, du sein de ces murailles, du fond des siècles et des générations, j'entends des voix qui n'en font qu'une, la voix des enfants, des vierges, des jeunes hommes, des vieillards, des artistes, des poètes, des philosophes, la voix des princes et des nations, la voix du temps et de l'espace, la voix profonde et musicale de l'Unité! je l'entends! Elle chante le cantique de la seule société des esprits qui soit ici-bas; elle redit, sans avoir jamais cessé, cette parole, la seule stable et la seule consolante: *Credo in Unam, Sanctam, Catholicam, Apostolicam Ecclesiam*! Et moi, dont c'est aussi la foi, moi, le fils de cette Unité sans rivage et sans tache, je chante avec tous les autres et je redis à vous: *Credo in Unam, Sanctam, Catholicam, Apostolicam Ecclesiam*! ah! oui, j'y crois!.....

" Certes, le désir n'a pas manqué de nous prendre ou de nous mettre en faute contre l'immutabilité; car quel privilège pesant à tous ceux qui ne l'ont pas! Une DOCTRINE IMMUABLE quand tout change sur la terre! Une doctrine que des hommes tiennent dans leurs mains; que de pauvres vieillards, dans un endroit qu'on appelle le Vatican, gardent sous la clef de leur cabinet, et qui, sans autre défense, résiste au cours du temps, aux rêves des sages, aux plans des rois, à la chute des empires, toujours. Une, constante, identique à elle-même! quel prodige à démentir! quelle accusation à faire taire! Aussi, tous les siècles, jaloux d'une gloire qui dédaigne la leur, s'y sont-ils essayés. Ils sont venus tour-à-tour à la porte du Vatican; ils ont frappé du cothurne ou de la botte; la doctrine est sortie sous la forme frêle et usée de quelque septuagénaire; elle a dit :

" Que me voulez-vous ?

" Du changement.

" Je ne change pas.

" Mais tout est changé dans le monde : l'astronomie a changé, la chimie a changé, la philosophie a changé, l'empire a changé; pourquoi êtes-vous toujours la même ?

" Parce que je viens de Dieu et que Dieu est toujours le même.

" Mais sachez que nous sommes les maîtres; nous avons un million d'hommes sous les armes, nous tirerons l'épée, l'épée, qui brise les trônes, pourra bien couper la tête d'un vieillard et déchirer les feuillets d'un livre.

" Faites; le sang est l'arôme où je me suis toujours rajeunie.

" Eh bien! voici la moitié de ma pourpre, accorde un sacrifice à la paix, et partageons.

" Garde ta pourpre, ô César, demain on t'enterrera dedans, et nous chanterons sur toi l'*Alleluia* et le *De Profundis*, qui ne changent jamais."

Messieurs, quand on regarde ce qui se passe aujourd'hui autour de Rome, et que d'autre part on lit ce magnifique dialogue, ne croirait-on pas qu'il a été écrit tout exprès pour les événements du jour? Tournez vos regards vers la Ville Eternelle, que voyez-vous? La révolution est venue frapper de la poignée de son glaive au palais du Christ. Un Vieillard, que couronne une majesté de 18 siècles, a paru sur le seuil et a dit :

" Que me voulez-vous ?

" Ton sceptre.

" Ce sceptre ne m'appartient pas, c'est un dépôt que m'a confié le monde catholique; je n'ai pas le droit de le livrer.

Mais sache que nous sommes les maîtres; nous avons tout un peuple sous les armes; nous tirerons l'épée; l'épée, qui a couché

dans la poussière les armées d'un empereur, pourra bien couper la tête d'un vieillard, ou culbuter son trône.

Faites; le sang des martyrs est l'arôme où s'est toujours rajeunie ma puissance.

" Eh bien! voici la moitié de ma pourpre, nous allons former un grand royaume, que je gouvernerai; mais tu en seras le président honoraire, et je ne ferai rien sans prendre conseil de ta sagesse. Accorde un sacrifice à la paix, et partageons.

Garde ta pourpre, Roi d'Italie, demain on t'enterrera dedans, et mon diadème en tête je chanterai, sur ta dépouille, l'*Alleluia* d'un Dieu qu'on ne détrône jamais.

Aussi tendre et aussi touchant qu'il soit être véhément et majestueux, il commence ainsi son exorde sur la personne de Jésus-Christ :

" Seigneur Jésus! depuis dix ans que je parle de votre Eglise à cet auditoire, c'est, au fond, toujours de vous que j'ai parlé; mais enfin, aujourd'hui, plus directement, j'arrive à vous-même, à cette divine figure, qui est chaque jour l'objet de ma contemplation; à vos pieds sacrés, que j'ai baisés tant de fois; à vos mains aimables qui m'ont si souvent béni; à votre chef couronné de gloire et d'épines; à cette vie dont j'ai respiré le parfum dès ma naissance, que mon adolescence a méconnue, que ma jeunesse a reconquis, que mon âge mûr adore et annonce à toute créature! ô Père! ô Maître! ô Ami! secondez-moi plus que jamais, puisque, étant plus proche de vous, il convient qu'on s'en aperçoive et que je tire de ma bouche des paroles qui se sentent de cet auguste voisinage."

Y-a-il rien de plus onctueux et de plus attendrissant que ce langage ?

Un jour, parlant de la vanité des amours terrestres et de l'immortelle influence de l'amour fondé par le Christ, il disait :

" Il n'en est pas moins vrai que poursuivant l'amour, toute notre vie, nous ne l'obtenons jamais que d'une manière imparfaite, qui fait saigner notre cœur. Et l'eussions-nous obtenu vivants, que nous en reste-t-il après la mort? Je le veux, une prière amie nous suit au-delà de ce monde, un souvenir pieux prononce encore notre nom; mais bientôt le ciel et la terre ont fait un pas, l'oubli descend, le silence nous couvre, aucun rivage n'envoie plus sur notre tombe la brise éthérée de l'amour. C'est fini, c'est à jamais fini, et telle est l'histoire de l'homme dans l'amour.

" Je me trompe, il y a un Homme dont l'amour garde la tombe; il y a un Homme dont le sépulcre n'est pas seulement glorieux, comme l'a dit un prophète, mais dont le sépulcre est aimé. Il y

à un homme dont la cendre, après 18 siècles, n'est point refroidie; qui chaque jour renaît dans la pensée d'une multitude innombrable d'hommes; qui est visité dans son berceau par les bergers et par les rois, lui apportant à l'envi et l'or et l'encens et la myrrhe. Il y a un homme dont une portion considérable de l'humanité suit les pas sans se lasser jamais, et qui, tout disparu qu'il est, se voit entouré par cette foule, dans tous les lieux de son antique pèlerinage; sur les genoux de sa Mère, au bord des lacs, au haut des montagnes, dans les sentiers des vallées, sous l'ombre des oliviers, dans le secret des déserts.

" Il y a un Homme mort et enseveli, dont ont épie le sommeil et le réveil, dont chaque mot qu'il a dit, vibre encore et produit plus que l'amour, produit des vertus fructifiant dans l'amour.

" Il y a un Homme attaché depuis des siècles à un gibet, et cet homme, des millions d'adorateurs le détachent chaque jour de ce trône de son supplice, se mettent à genoux devant lui, se prosternent au plus bas qu'ils peuvent, sans en rougir, et là, par terre, baisent avec une indicible ardeur ses pieds sanglants. Il y a un homme flagellé, tué, crucifié, qu'une inénarrable passion résuscite de la mort et de l'infamie, pour le placer dans la gloire d'un amour qui ne défaille jamais, qui trouve en lui la paix, l'honneur, la joie, et jusqu'à l'extase.

" Il y a un Homme poursuivi dans son supplice et dans sa tombe par une inextinguible haine, et qui, demandant des apôtres et des martyrs, à toute postérité qui se lève, trouve des apôtres et des martyrs, au sein de toutes les générations. Il y a un homme enfin, et le seul, qui a fondé son amour sur la terre, et cet homme, c'est

vous, ô Jésus ! vous, qui avez bien voulu me baptiser, me oindre, me sacrer dans votre amour, et dont le nom seul, en ce moment, ouvre mes entrailles et en arrache cet accent qui me trouble moi-même, et que je ne me connaissais pas."

Voilà MM. l'idéal de l'éloquence ! voilà l'amour sur les lèvres du génie ! quand de telles pensées sont tombées dans le cœur, il me semble qu'elles doivent y rester à jamais fixées. Peut-être, messieurs, ai-je été trop long dans mes citations ; mais l'homme dont je vous parle, l'homme dont on a recueilli ces sublimes paroles, ce moine que la France se glorifie d'avoir vu naître, est votre frère et comme chrétien et comme français ; ces citations si émouvantes et si belles, sont pour vous un monument national, et pour me servir d'une de ses expressions bien connue :

" Pardonnez-moi, si je vous fais boire jusqu'à la lie, ce calice de gloire ! "

Je ne puis résister au plaisir de vous rapporter le tableau qu'il fait de l'homme juste.

" Vous cherchez l'homme juste, l'homme fort, l'homme saint, l'homme qui aime Dieu : je le connais, et je vais vous dire son nom.

" Il y a dix-huit siècles, Néron régnait sur le monde. Héritier des crimes qui l'avaient précédé sur le trône, il avait eu à cœur de les surpasser, et de se faire par eux, dans la mémoire de Rome, un nom qu'aucun de ses successeurs ne pourrait plus égaler. Il y avait réussi. Un jour on lui amena dans son palais, un homme qui portait des chaînes et qu'il avait désiré voir. Cet homme était étranger ; Rome ne l'avait pas nourri, et la Grèce ignorait son berceau. Cependant, interrogé par l'Empereur, il répondit comme un Romain, mais comme un Romain d'une autre race que celle des Fabius et des Scipion, avec une liberté plus grave, une simplicité plus haute, je ne sais quoi d'ouvert et de profond qui étonna César. En l'entendant, les courtisans se parlèrent à voix basse, et les débris de la tribune aux harangues s'émurent dans le silence du forum. Depuis, les chaînes de cet homme se sont brisées ; il a parcouru le monde. Athènes l'a reçu, et a convoqué pour l'entretenir, les restes du Portique et de l'Académie ; l'Égypte l'a vu passer au pied de ses temples, où il dédaignait de consulter la sagesse ; l'Orient l'a connu et toutes les mers l'ont porté. Il est venu s'asseoir sur les grèves de l'Armorique, après avoir erré dans les forêts de la Gaule ; et les rivages de la Grande Bretagne l'ont accueilli comme un hôte qu'ils attendaient. Quand les vaisseaux de l'Occident, las des barrières de l'Atlantique, s'ouvrirent de nouvelles routes vers des Mondes-Nouveaux, il s'y élança aussi vite qu'eux, comme si nulle terre, nul fleuve, nulle montagne, nul désert n'eût dû échapper à l'ardeur de sa course et à l'empire de sa parole : car il parlait, et la même liberté qu'il avait déployée en face du Capitole asservi, il la déployait en face de l'univers.

" Voyageur à mon tour au mystère de la vie, j'ai rencontré cet homme. Il portait à son front les cicatrices du martyr ; mais ni le sang versé, ni le cours des siècles, ne lui avaient ôté la jeunesse du corps et la virginité de l'âme. Je l'ai vu, je l'ai aimé. Il m'a parlé de la vertu et j'ai cru à la sienne. Il m'a parlé de Dieu et j'ai cru à sa parole. Son souffle versait en moi la lumière, la paix, l'affection, l'honneur, je ne sais quelles prémices d'immortalité qui me détachaient de moi-même ; et enfin, je connus, en aimant cet homme, qu'on pouvait aimer Dieu, et qu'il était aimé en effet. Je tendis la main à mon bienfaiteur, et je lui demandai son nom. Il me répondit, comme il l'avait fait à César : **JE SUIS CHRÉTIEN.**"

Telles sont, Messieurs, les paroles qu'on venait entendre tous les dimanches, à l'Église Métropolitaine, et de tous les points de Paris. On vit se coudoyer dans la vaste basilique toutes les gloires contemporaines : Chateaubriand et Arago, Berryer et Cuvier, Victor Hugo et de Cormenin, Ballanche et de Lamartine. La Pairie et la Magistrature, les Ministres et les Députés, les Ecoles de Droit et de Médecine, les journalistes de toutes les opinions, tout le monde s'y donnait rendez-vous, tous étaient émus, émerveillés, fascinés. Le Dominicain ne montait en chaire qu'à une heure et demie ; à 10 heures, on ne trouvait plus de place. La vaste nef de Notre-Dame ne suffisant pas à l'affluence des auditeurs, on escadait les

confessionnaires, on montait sur les balustrades, pour apercevoir au moins le visage du prédicateur. L'effet qu'il produisait sur les âmes était si vif, que parfois des applaudissements *échappés à l'enthousiasme*, se faisaient entendre à la fin de certains passages qui avaient électrisé tout l'auditoire.

Cependant si le génie de l'orateur n'avait eu d'autre mérite que de le faire admirer et de produire, autour de lui, un passager retentissement, c'eût été bien peu de chose, mais les fruits qu'il porta furent plus sérieux et plus féconds. Il contribua puissamment à réconcilier la philosophie avec la foi, à faire approcher des sacrements un grand nombre de ses auditeurs.

Aujourd'hui que, de tous les points de l'univers, s'élèvent des voix auxiliaires et amies pour la Papauté, que l'on attaque avec tant de violence, vous vous demandez peut-être pourquoi cette lumière de l'Église n'envoie pas aussi son étincelle, pourquoi cet apôtre reste muet. . . . S'est-il drapé, lui aussi, dans le manteau de la non-intervention, ou que fait-il ? . . . Je vais vous le dire : Transportez-vous, par la pensée, au-delà de l'Atlantique, et suivez-moi dans la mère-patrie, jusqu'au village de Sorèze. . . . Il est minuit, mais les étoiles nous éclairent.

Voyez-vous, là-haut, derrière cette fenêtre mystérieuse, une pâle lueur qui scintille ? Là, tandis que tout repose, un homme veille ; dans une froide cellule, au pied d'un lit formé par une simple planche, les lèvres sur un crucifix de bois, un homme est prosterné. . . .

Cet homme, c'est le Prédicateur de Notre-Dame ! Que fait-il dans cette attitude suppliante ? . . . Il prie pour le Pape et pour l'Italie. . . . Vieilli, épuisé par quinze années d'apostolat et de fatigues, il n'a plus cette éloquence de la voix que vous lui connaissiez, mais il lui en reste encore une bien plus puissante, l'éloquence de la prière, et il prie. . . . Et qui sait, Messieurs, la victoire que n'a pu remporter l'héroïsme des Croisés, peut-être la prière du juste la remportera-t-elle ? La prière est l'arme que nous a laissée en héritage le Fils de Dieu ; c'est la seule dont il se soit servi, c'est la seule qu'il aime. Quand l'apôtre tira son glaive pour le défendre au Jardin des Olives, vous le savez, il lui ordonna de le remettre au fourreau. Un jour, il est vrai, pour nous il désaltéra de sang la terre stérile et désolée, mais, vous le savez encore, ce sang fut le sien.

Messieurs, certains esprits, sans doute, fermant l'oreille aux protestations de leurs connaissances historiques, ou ne regardant qu'à la superficie des choses, disent encore que la France, appelée par les Papes, fille aînée de l'Église, n'a pas répondu à ce superbe titre.

Dans un discours sur la *vocation de la Nation Française*, le P. Lacordaire a pesé la valeur de cette accusation. Vous me permettez de terminer cette lecture par une rapide digression sur ce sujet, où me secondera le témoignage du célèbre prédicateur ; vous me le permettrez avec d'autant plus de complaisance, que vous parler de la vocation de la Nation Française, c'est vous parler de la vôtre. Canadiens-Français, chevaliers de la Croix et propagateurs du Nouveau-Monde, du progrès intellectuel et moral ; fils, comme moi, d'aïeux héroïques et chrétiens, vous devez avoir à cœur de savoir que votre première patrie n'a pas failli à sa mission. Voyons donc si elle a toujours payé de sa personne, quand le tocsin a retenti au beffroi de l'Église :

" Arius se lève et proclame que Jésus-Christ n'est pas Dieu ; sa doctrine souille une partie l'Orient ; Clovis paraît et gagne, en Occident, la cause de la Foi.

" Bientôt Mahomet surgit avec son cimeterre, déchaînant sur tous les points de la chrétienté ses hordes barbares ; un de nos ancêtres, Charles-Martel l'arrête et l'abat dans les plaines de Poitiers.

" Voulaient prémunir le Saint-Siège contre les attaques sans cesse renouvelées de ses ennemis, Charlemagne le gratifie d'une dotation territoriale, à laquelle est attachée la Souveraineté, et fonde le Pouvoir Temporel des Papes.

" Plus tard, l'Islamisme revenant à la charge, un Pape Français d'origine, Sylvestre II, inaugure ces immortelles *Croisades* que la Chevalerie exécute et que couronne Saint Louis.

" Luther et Calvin fabriquent une religion nouvelle, et tandis

que l'Allemagne et l'Angleterre se séparent de l'Église, la *Ligue du bien public* assure, en France, le maintien du Catholicisme, en ne reconnaissant Henri IV pour son Roi légitime, que lorsqu'il eût prêté serment au Dieu de ses Pères.

“ Qui est-ce qui a fondé cette généreuse association que l'on appelle la *Propagation de la Foi* ?

“ La France.

“ Qui est-ce qui a mis sur pied cette jeune milice, qui, dans tous les villes, va porter à l'indigent, avec le pain du corps, la parole pieuse qui soutient l'âme, cette milice, sœur du pauvre, que l'on appelle la *Société de St. Vincent de Paul* ?

“ Encore la France.

“ Qui est-ce qui aplanit la route à l'Évangile sur la plage Africaine et à l'extrémité de l'Asie ?

“ L'épée de la France, car, derrière et souvent avant le soldat, j'aperçois le missionnaire.

“ Quel était cet étendard béni, qui, il y a onze années, ramenait en triomphe au Vatican le Pontife de la terre ?

“ L'étendard de la France.

“ Quelles sont là-bas, sur les grèves de Syrie, ces phalanges accourues aux cris des veuves et des orphelins, ces 6,000 guerriers qui gardent des sépulcres, en attendant l'heure de venger des martyrs ? 6,000 soldats pour 100,000 bourreaux ! quelle sublime audace ! mais qui sont-ils donc ? quelle est la patrie qui les envoie ?

“ La patrie des Croisés, la France.

“ Et aujourd'hui, Messieurs, transportez-vous sur les rivages de l'Adriatique. Parcourez les domaines de Pie IX. D'Ancône à Castelfidardo, vous trouverez une longue trainée de sang, versé pour la plus sainte des causes, et si vous me demandez à qui appartient ce sang, je vous répondrai encore :

“ Aux veines de la France.

Vous me direz peut-être : L'armée pontificale comptait sans doute dans ses rangs de nombreux fils de France, mais ils n'y figuraient point *par l'Etat*. . . . C'est justement-là ce qui double sa gloire. . . .

Eh quoi ! n'est-il pas plus beau pour une mère, de voir ses fils courir spontanément à la défense d'un père persécuté, que de les y voir marcher sous la pression d'une autorité supérieure et officielle ?

Le soldat qui vole à la mort, parceque la consigne le lui ordonne, est un héros ordinaire ; celui, qui de lui-même, vient s'offrir en holocauste sur un champ de bataille, lorsqu'il pouvait vivre heureux dans son foyer, celui-là fait preuve d'un héroïsme qui n'a de nom dans aucune langue, et l'admiration du monde n'aura jamais assez de palmes et de pleurs à verser sur sa tombe.

Vous le voyez, Messieurs, votre mère-patrie n'a pas démerité de l'élogieuse épithète que lui donna la Tiare. L'épée au poing, toujours aux heures du péril, on l'a vue descendre dans l'arène : hier, s'appelant tour-à-tour Clovis, Charles-Martel, Charlemagne, Saint-Louis, la Ligue. . . . Aujourd'hui, Lanoricière et Pimodan ! . . . Ces sept noms sont comme sept couronnes qu'elle jette en réponse à ceux qui nient sa foi ou sa piété filiale à l'égard de l'Église. Demain, s'il le faut, elle en comptera une huitième.

Et maintenant, ô vous qui la proclamiez infidèle à sa mission divine, ne m'en dites plus de mal, car je ne vous écouterai pas. Ne me parlez plus de ses moments d'oubli ou de ses torts. . . . Des torts ! un fils n'a pas le droit de lui en trouver ! . . . Ou plutôt, cherchez, si vous voulez, cherchez contre elle dans les gémonies du passé, évoquez du tombeau, comme témoins à charge, les amers souvenirs et les fantômes accusateurs, peut-être m'arracherez-vous une larme, mais jamais un reproche ; car je lui vois une trop belle part de gloire et de sang dans les fastes de Dieu.

Oui, drapeau sans tache, comme le poète qui te chantait naguère, moi aussi, je comprends tes trois couleurs :

Le Blanc, c'est la loyauté pure qui anime tes soldats ;

Le Bleu, c'est la fidélité à ta mission, l'espérance des peuples opprimés ;

Le Rouge, c'est le sang de la France toujours prêt à couler pour eux et pour la cause du Christ.

Je sais que telles ne furent pas jadis tes nuances, mais qu'importe la couleur ? . . . Drapeau blanc ou drapeau tricolore, c'est toujours la même main qui t'a porté sur la voie de l'honneur, le même cœur qui a battu sous tes plis, le même sang qui a décoré ta hampe.

Va donc, malgré tes détracteurs ; comme tu flottes sans souillure, flotte aussi sans crainte ; la nation qui t'a fait si glorieux ne mentira pas à ses lauriers, et de siècle en siècle, retentira parmi les peuples cette louange qui est ton plus beau titre :

“ C'est par les Francs que le ciel aime à vaincre.”

“ *Gesta Dei per Francos !* ”

Nous croyons faire plaisir à nos lecteurs et surtout à la jeunesse studieuse en leur mettant sous les yeux une *Composition* de Mgr. F. Dupanloup alors qu'il n'était encore qu'élève en Belles-Lettres.

La haute morale renfermée dans ce morceau, déjà si remarquable par la forme et par le fonds, annonce bien tout ce que devait être un jour l'illustre académicien et l'éminent Prélat.

L'Enfant, le Vieillard et le Serpent.

Qui legitit flores et humi nascentia fragra
Frigidus, ô Pueri, fugite hinc, latet anguis in herbâ

VIRGILE.

Qui legitis flores per amena volumina vatùm,
Ne latitet serpens, visu necat ille, cavete.

F. DUPANLOUP.

Un beau jour du printemps, le jeune Iolas, étourdi, espiègle comme on l'est à son âge, s'étant dérobé à l'œil de son sage Mentor, courut à une riante prairie, émaillée de mille fleurs nouvelles, que rafraichissait de son onde un clair ruisseau. Le petit drôle à cette vue ne se possède pas de joie : des fleurs, des fleurs, se dit-il, en tressaillant de plaisir, et aussitôt il y porte la main.

Lors, un vieux berger dont les troupeaux paissaient non loin de là, sur les bords de Clitumne, apercevant l'imprudence de notre écervelé : mon enfant, lui-dit, mon enfant prends garde ! Tu te repentiras de ta légèreté. Cette prairie recèle sous ses fleurs maints serpents dangereux, dont la morsure te serait funeste. Naguère encore un jeune téméraire paya bien cher sa curiosité. Hélas ! je l'ai vu périr atteint d'une seule blessure. Pour toi, mon cher enfant, si tu veux éviter un pareil malheur, fuis loin d'ici, fuis au plus vite.

À cet avertissement, Iolas immobile d'épouvante laisse tomber une fleur qu'il avait déjà cueillie. Mais frayeur d'enfant ne dure guère. La prairie, l'onde pure et l'impide du charmant ruisseau enchaîna ses pas. Il veut du moins regarder les fleurs une dernière fois, elles sont si jolies ; les serpents redoutés ne paraissent pas, le berger est vieux et partant un peu radoteur. Du moins n'en peut-on point cueillir une sans danger, une seulement. Il jette alors les yeux sur une rose fraîche, humide encore de la rosée du matin. Sa beauté le séduit, il la cueille et puis une autre qui lui paraît encore plus belle. Bientôt oubliant et berger et serpent, il se met à folâtrer dans la prairie comme un léger papillon.

Il moissonne tour-à-tour et le *narcisse* couleur de pourpre ; et le safran à la chevelure dorée, et le calice penché de la tulipe. Puis voulant tresser un joli bouquet il les réunit avec grâce, les mélange avec goût, souriant et bondissant tour-à-tour. Malheur à toute fleur dont la forme élégante frappe ses regards, bientôt on le verra figurer au milieu du bouquet. C'est ainsi que le petit ambitieux marche de conquête en conquête, ravageant sans pitié les présents de Flore et la parure du printemps.

Qu'arrive-t-il enfin ? Hélas ! le dirai-je ? Tandis que penché sur les bords du ruisseau, il détachait avec dextérité de ses petits doigts une humble violette, tout-à-coup du milieu d'une touffe de

gazon s'élança une vipère dont le dard homicide l'atteignant au bras entrouve une veine. Le venin circule avec vitesse, il gagne la source du sang.

Iolas est saisi d'une subite horreur. Il voudrait fuir, une sueur froide engourdit tous ses membres; le vif éclat de ses jours a disparu. Il chancelle, il tombe, il expire en jetant un triste regard sur les fleurs.

Le berger accourt, mais trop tard, pour le rendre à la vie. Voulant du moins, s'il était possible, écarter à l'avenir les enfants de ce funeste rivage, il grava la triste fin d'Iolas sur l'écorce d'un ormeau dont les rameaux verts ombrageaient l'onde perfide.

Ce berger était un de ceux qu'a célébrés Virgile : on le recon-
nait à son inscription qui finissait ainsi :

Fuyez, jeunes enfants, cette vie enchantée
Qui parait à vos yeux n'étaler que des fleurs ;
Fuyez, malgré l'attrait de cette onde argentée ;
Un serpent est caché sous ces belles couleurs,
Un serpent dont la morsure
Trancha les jours d'Iolas
Ah ! craignez son aventure.
De ces bords n'approchez pas.

Iolas fut pleuré de ses camarades : ils firent de sa triste aventure le récit que je viens de répéter : le Mentor inconsolable crut devoir y ajouter quelques vers, dont voici les derniers :

Fuyez aussi, fuyez ces écrits imposteurs
Qui de fleurs sont ornés par une main coupable ;
Fuyez, malgré l'attrait d'un récit agréable :
Un serpent est caché sous ces belles couleurs,
Serpent cruel dont la morsure
De l'innocence la plus pure
Sèche et détruit bientôt les fleurs :
D'Iolas craignez le malheur !

LE THEATRE.

Cette esquisse a été lue dans une des dernières réunions de l'Union Catholique.

Messieurs.

L'autre jour le Révérend Père Michel, a bien voulu me faire l'honneur d'une invitation à dire quelques mots devant les membres de l'Union Catholique.

C'est pour répondre à cette invitation que je viens aujourd'hui, messieurs, vous lire un tout petit travail sur le théâtre.

Maintenant que nous avons un théâtre français presqu'implanté dans notre ville, je ne crois pas ce sujet tout-à-fait dénué d'actualité ! Je vous prierai seulement de faire plus attention au fond qu'à la forme de cette esquisse, et de ne la considérer que comme la feuille détachée, ou plutôt la préface d'une suite d'articles que pourraient me dicter les circonstances.

Je n'ai donc pas cherché à aligner et à pondérer des phrases et des périodes plus ou moins harmonieuses ; nous réserverons cette douce étude à des temps meilleurs ; qu'importe d'ailleurs au soldat que ses armes soient d'or ou de fer pourvu qu'elles taillent et coupent comme il faut ? Or donc, sans plus de préambule, abordons carrément la question :

Le théâtre est-il bon ?

Eh quoi ! disait Boileau, des maximes qui seraient horreur dans le langage ordinaire se produisent impunément ; dès qu'elles sont mises en vers elles montent sur le théâtre. C'est peu d'y étaler les exemples qui instruisent à pécher et qui ont été détestés par les payens mêmes, on en fait aujourd'hui des conseils et même des préceptes.

Nos spectacles nous ont appris à ne plus rougir des passions, dit l'illustre d'Agucseau, les charmes des

spectacles et les actions qui y sont représentées étouffent peu à peu les remords de la conscience, en apaisent les scrupules, et en effacent insensiblement cette pudeur importune. Entre tous les plaisirs dangereux pour la vertu, il n'y en a pas qui soient plus à craindre que ceux du théâtre.

Les dernières années de l'auteur de Cinna furent empoisonnées par le remords. Il regrettait amèrement d'avoir tant travaillé pour le théâtre.

Racine, son immortel rival, versa plus d'une fois des larmes amères sur ses triomphes tragiques : Croyez-moi, écrivait-il à son fils, pour l'exhorter à fuir le théâtre qu'il avait abandonné lui-même avec repentir, " quand vous saurez parler de roman et de comédies, vous n'en serez guère plus avancé pour le monde, et ce ne sera pas par cet endroit que vous serez estimé. Vous savez ce que je vous ai dit des opéras et des comédies, on doit en jouer à Marly : le Roi et la Cour savent le scrupule que je me fais d'y aller, et ils auraient une mauvaise opinion de vous si vous aviez si peu d'égard pour mes sentiments. Je sais bien que vous ne serez pas déshonoré devant les hommes en allant au spectacle, mais comptez-vous pour rien de vous déshonorer devant Dieu ? "

Gresset, ce poète plein de grâces et de goût, a publiquement manifesté son repentir des succès qu'il a obtenus, en parcourant la carrière du théâtre. Il l'a consigné dans une lettre, imprimée en 1739, dont voici l'extrait : " Je vous avouerai, dit-il, que, depuis plusieurs années, j'avais beaucoup à souffrir intérieurement d'avoir travaillé pour le théâtre, étant convaincu, comme je l'ai toujours été, des vérités lumineuses de notre Religion, la seule divine, la seule incontestable. Il s'élevait souvent des nuages dans mon âme, sur un art si peu conforme à l'esprit du Christianisme ; et je me faisais, sans le vouloir, des reproches infructueux que j'évitais de démentir et d'approfondir. Toujours combattu, et toujours faible, je différerais de me juger, par la crainte de me rendre, et par le désir de me faire grâce. Quelle force pouvaient avoir des réflexions involontaires contre l'empire de l'imagination et l'enivrement de la fausse gloire ? Encouragé par l'indulgence dont le public a honoré *Sidnei* et le *Méchant*, ébloui par les sollicitations les plus puissantes, séduit par mes amis, dupe d'autrui et de moi-même, rappelé en même temps par cette voix intérieure, toujours sévère et toujours juste, je souffrais, et je n'en travaillais pas moins dans le même genre. Il n'est guère de situation plus pénible, quand on pense, que de voir sa conduite en contradiction avec ses principes, et de se trouver faux à soi-même, et mal avec soi. Je cherchais à étouffer cette voix des remords, à laquelle on n'impose point silence, on je croyais répondre par de mauvaises autorités que je me donnais pour bonnes. Au défaut de solides raisons, j'appelais à mon secours tous les grands et frêles raisonnements des apologistes du théâtre ; mais tous ces secours ne pouvaient rien pour ma tranquillité. Les noms sacrés et vénérables dont on abuse pour justifier la composition des ouvrages dramatiques et le danger des Spectacles, les textes prétendus favorables, les anecdotes fabriquées, les sophismes des autres et les miens, tout cela n'était que du bruit, et un bruit bien faible, contre ce sentiment impérieux qui réclamait dans mon cœur. Au milieu de ces contrariétés et de ces doutes de mauvaise foi, poussé par l'évidence, j'aurais dû reconnaître dès-lors, comme je le re-

connais aujourd'hui, qu'on a toujours tort avec sa conscience, quand on est réduit à disputer avec elle. Dieu a daigné éclairer entièrement mes ténèbres, et les dissiper. Guidé par la foi, ce flambeau éternel, devant qui toutes les lueurs des temps disparaissent, devant qui s'évanouissent toutes les rêveries sublimes et profondes de nos faibles esprits forts, je vois sans nuage et sans enthousiasme, que les lois sacrés de l'Évangile et les maximes de la morale profane, le sanctuaire et le théâtre sont des objets absolument inaliénables. Tous les suffrages de l'opinion, de la bienséance et de la vertu purement humaine, fussent-ils réunis en faveur des Spectacles profanes, ils n'ont jamais obtenu, ils n'obtiendront jamais l'approbation de l'Église. Ce motif, sans réponse, m'a décidé invariablement.... Tout fidèle, quel qu'il soit, quand ses égarements ont eu quelque notoriété, doit en publier le désaveu, et laisser un monument de son repentir. Les gens du bon air, les demi-raisonneurs, les pitoyables incrédules peuvent, à leur aise, se moquer de ma démarche; je serai trop dédommagé de leur petite censure et de leurs froides plaisanteries, si les gens sensés et vertueux, si les écrivains dignes de servir la Religion, si les âmes honnêtes et pieuses que j'ai pu scandaliser, voient mon humble désaveu avec cette satisfaction pure que fait naître la vérité, dès qu'elle se montre.... L'unique regret qui me reste, c'est de ne pouvoir assez effacer le scandale que j'ai pu donner à la Religion par mes ouvrages, et de n'être point à portée de réparer le mal que j'ai pu causer, sans le vouloir. Le moyen le plus apparent de réparation, autant qu'elle est possible, dépend de la publicité de cette lettre.... Si quelqu'un est tenté de condamner le parti que j'ai pris, qu'avant de me désapprouver, il accorde un regard aux principes qui m'ont déterminé. Après avoir apprécié, dans sa raison, ce phosphore qu'on nomme l'esprit, ce rien qu'on appelle la renommée, ce moment qu'on nomme la vie, qu'il interroge la Religion, qui doit lui parler comme à moi; qu'il contemple fixement la mort; qu'il regarde au-delà, et qu'il me juge.... Le temps vole, la nuit s'avance, le rêve va finir: pourquoi perdre à douter ou à délibérer le seul instant qui nous est laissé pour croire et pour mériter?"

Dorat, grand amateur du théâtre, nous dit dans ses réflexions sur l'art dramatique "qu'on va au spectacle pour y retrouver ses penchants et ses vices."

Si les pièces présentent quelquefois des leçons de vertu, dit M. Simonet, on n'en rapporte cependant que les impressions du vice.

Quand on tente la justification du théâtre, dit d'Aubignac, on a contre soi l'infamie dont les lois ont noté les comédiens.

Du temps de Voltaire, alors que tous ceux qui voulaient s'attirer les bonnes grâces et la protection du maître, s'attaquaient à tort et à travers à la Religion et à ses Ministres, un des principaux collaborateurs de l'Encyclopédie entreprit la défense des théâtres. Jean-Jacques Rousseau, qui certes n'était pas un homme excessivement scrupuleux et d'ailleurs très-peu catholique, lui écrivit, à ce sujet la lettre excessivement remarquable qui a paru dans l'*Echo*, et qu'on relira toujours avec plaisir. D'Alembert vaincu par l'impitoyable logique et la force de ces arguments fut obligé d'avouer que les spectacles sont un poison dangereux.

Les débats sur la loi et la police des théâtres en France, ont souvent donné lieu, dans les Chambres législa-

tives, à d'éloquentes protestations: "Les grandes, les belles productions, s'écriait un jour M. Dequesne, sont encore à venir. En revanche l'on se trouve inondé d'une nuée d'adultères, de meurtres, de parricides, etc. Si le théâtre du siècle passé n'est pas à l'abri de tout reproche, au moins s'était-il renfermé dans certaines limites: en est-il de même de notre théâtre moderne, où tous les crimes et toutes les immoralités sont présentées avec une crudité dégoûtante? Le mal, le danger est dans la pensée intime qui représente tous les crimes comme des faiblesses presque pardonnables, presque louables, et dont on a soin de doter généreusement le héros ou l'héroïne. L'on s'ape ainsi la base de la famille, du mariage, de la société et de la Religion. Il n'est point jusqu'à l'horreur du vol et de l'assassinat que l'on n'ait cherché à affaiblir et à effacer même.

Voyez, dit M. Charles Dupin, les théâtres tenant école de corruption et de scélératesse.... foulant aux pieds les vertus les plus saintes avec l'intention patente de faire aimer, choyer, admirer le duel, le suicide, l'assassinat, le parricide, l'empoisonnement, le viol, l'adultère, préconisant ces forfaits comme la fatalité glorieuse des esprits supérieurs, comme un progrès des grandes âmes qui s'élèvent au-dessus de la vertu des idiots, de la religion des simples et de l'humanité du commun peuple! Cette littérature empoisonnée nous ramène par la corruption à la barbarie.

Une illustre princesse, Anne Henriette de France disait à une personne qu'elle honorait de sa confiance: je vous avoue que quelque gaie que je sois en allant à la comédie, si tôt que je vois les premiers acteurs paraître sur la scène, je tombe tout-à-coup dans la plus grande tristesse. Voilà, me dis-je à moi-même, des hommes qui se donnent de propos délibéré pour me divertir. Cette réflexion m'occupe et m'absorbe toute entière pendant le spectacle. Quel plaisir pourrais-je y goûter?

Les païens même méprisaient les spectacles; leurs philosophes et leurs poètes les plus célèbres les ont condamnés. Platon et tous les sages législateurs du paganisme rejetaient, loin de toute république bien policée, les pièces et les instruments de musique qui pouvaient amollir une nation par le goût de la volupté.

L'an 400 de Rome, les Censeurs ayant proposé au Sénat de faire construire un théâtre de pierre, le grand Scipion s'y opposa, et prononça à ce sujet un discours si véhément pour prouver que les spectacles corrompraient infailliblement les Romains, que le Sénat fit vendre tout ce qui devait servir à cette construction.

Cicéron, Sénèque, Tacite, Juvénal et Ovide ont fléni tour-à-tour ce genre de divertissement qu'ils considéraient tous comme le plus propre à dépraver les mœurs.

"Que voit-on au théâtre, dit Ovide dans ses *Tristes*, sinon le crime paré des plus belles couleurs! c'est une femme qui trompe son mari et se livre à un amour adultère.... Cependant un père et ses enfants, une mère et sa fille, de graves sénateurs se plaisent à ce spectacle immoral, repaissent leurs yeux de cette scène impudique! Plus l'intrigue est conduite avec art, plus le théâtre retentit d'applaudissements; plus la pièce renferme de corruption, plus le crime de l'auteur est récompensé.

(A CONTINUER.)

L'ÉCHO DU CABINET DE LECTURE PAROISSIAL, revue hebdomadaire, publiée par J. B. Rolland & Fils C, rue St. Vincent Montréal.—Abonnement: \$2 par année payables d'avance.

Des Presses à air dilaté d'Eusèbe Sénécal, 4 rue St. Vincent, Montréal.